

HERVÉ HUE

Un Simple Aller-Retour



Roman

Hervé Hue

Un Simple Aller-Retour

© Hervé Hue, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1007-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

I

— Venez avec moi, Monsieur, s'il vous plaît !

Le gars m'a dit ça avec un fort accent et surtout, un ton que je n'ai pas aimé. Mais avec sa tête de mercenaire russe ou assimilé, je n'ai pas eu le cœur de le contredire. D'autant que cette tête était fichée à près de deux mètres du sol sur un corps qui n'attendait qu'une chose : qu'on lui résiste. Il était facile d'imaginer à quoi il passait son temps libre, ça ne lui en laissait certainement pas pour les musées et les bibliothèques. Alors comme je n'ai plus l'âge de croire que je peux déplacer des montagnes, j'ai attrapé ma mallette et je l'ai suivi sans résistance. Il a traversé le hall d'un pas tranquille que j'essayais de suivre sans avoir l'air d'un roquet qui trotte docilement derrière son maître. Comme il était à peine huit heures du matin (j'ai toujours eu l'habitude d'arriver tôt au bureau), j'ai échappé aux regards interrogateurs, moqueurs ou tout ce qu'on veut, de mes collègues dont les plus matinaux devaient encore être dans le métro.

Il y a plus de trente ans que je hante l'endroit. C'est juste un bloc de béton qu'on a planté au milieu de nulle part pendant les années soixante. Il est maintenant entouré de gigantesques tours de verre et d'acier, comme on dit. Si on m'avait demandé mon avis, j'aurais proposé de tout raser. Mais étonnamment, les propriétaires s'accrochent à cette insipide architecture et tentent régulièrement de lui donner une énième jeunesse, à coups de cache-misère et de peinture neuve. Malgré toutes ces années passées ici, je ne connais qu'une petite partie de l'immeuble et jamais je n'étais entré dans ce que la petite plaque en plexiglas collée sur la porte appelle pompeusement le PCS (Poste de Commandement Sécurité). D'ordinaire, quand on n'a rien à se reprocher, on évite de fixer le regard par ici pour ne pas paraître suspect. On jette parfois un œil à la dérobée, un peu de curiosité malgré tout. Il y a quelques endroits comme ça qu'un employé modèle ne doit pas fréquenter. Alors se retrouver là, contraint et forcé, ce n'est jamais bon signe.

Il s'est penché en avant pour passer devant le lecteur le badge pendu à son cou et un court bip plus tard, il m'a invité à entrer d'une petite poussée dans le dos. J'ai jeté un regard derrière moi à tout hasard, mais l'invitation m'était visiblement impossible à refuser. Alors je suis entré, et puisque j'étais là, un peu curieux quand même de voir à quoi ça pouvait bien ressembler. Et je n'ai pas été

déçu. Enfin si, c'est une façon de parler. Ça ressemblait plutôt à un cagibi, un grand modèle quand même, avec deux pauvres néons style années quatre-vingt au plafond pour compenser le manque de fenêtre. Contre le mur du fond, un bureau supportait deux grands écrans qui diffusaient en simultané diverses vues de l'intérieur du bâtiment. Malgré la maigre qualité des images, j'ai reconnu quelques lieux que je fréquentais, sans que je me sois jamais rendu compte qu'ils étaient sous surveillance. Il m'a indiqué une chaise qui se trouvait là et j'ai compris qu'il voulait que je m'y assoie. J'ai posé ma mallette et j'ai obtempéré. Il a refermé la porte derrière lui, me laissant seul. Je suis sûr qu'elle n'était pas fermée à clé et que j'aurais pu l'ouvrir, attraper ma mallette et foncer vers la sortie. Mais je me doutais aussi que, d'où il était posté habituellement dans le hall, il ne pouvait manquer toute tentative de fuite. Malgré son quintal bien senti, je n'aurais même pas eu le temps d'atteindre la sortie.

Oui, je sais ! La plupart des gens auraient réagi, se seraient offusqués d'être traités ainsi sur leur lieu de travail, simplement parce que cette fichue porte automatique avait obstinément refusé de s'ouvrir. J'en connais pas mal qui auraient crié au scandale et menacé le cerbère de conséquences fâcheuses. Mais moi, non. Je l'ai joué tranquille, détendu. Mais je ne l'étais pas, c'est sûr ! J'ai horreur qu'on me reproche des choses alors me faire amener là comme un ado qui aurait piqué une babiole au supermarché, croyez-moi, ça ne m'a pas plu. Trente ans de boîte pour en arriver là, il y a de quoi se vexer ! Mais bon, je n'avais pas vraiment d'autre choix que d'attendre et voir ce qui allait se passer. On ne pouvait quand même pas me mettre en prison pour ça ! Je sais que ce n'est pas très régulier mais ce n'est pas comme si j'avais tué quelqu'un ou volé des secrets industriels !

J'ai attendu là pendant près de deux heures et croyez-moi, j'en ai bavé. Les effluves mélangés de sueur et d'alcool qui m'avaient sauté au nez lorsque la porte s'était ouverte m'ont obligé à respirer par la bouche pour ne pas me sentir mal. Des souvenirs de sortie de boîte de nuit avec les copains me sont revenus. C'était l'odeur à l'intérieur de la voiture tandis que nous revenions vers notre village au petit matin, fatigués, encore vaporeux de ce qu'on avait bu depuis la veille au soir. On sortait tous les samedis avec la 4L de Laurent, celle qu'il empruntait à son père. On échappait ainsi aux courtes soirées devant Michel Drucker. Et pour voir les filles aussi, bien sûr. Celles du village étaient... Enfin n'étaient pas très, vous voyez ce que je veux dire. Sauf une, bien sûr. Je ne sais pas comment on a réussi à traverser cette époque sans finir dans un fossé, un platane ou une voiture de gendarmes. Je me demande aussi ce qu'ils sont

devenus. Moi, je suis parti pour ne pas finir comme mes parents. Aux dernières nouvelles, mes copains de l'époque prenaient le chemin de finir comme les leurs. Finalement, je ne suis plus si sûr d'avoir fait le bon choix.

Durant ces deux heures, il m'est venu une suite ininterrompue d'idées et de souvenirs dans ce genre-là. Et j'ai pu assister au ballet du flux et du reflux, en mode « on a marché sur la Lune » en 1969. Sur les écrans face à moi, en noir et blanc, ça a commencé à s'agiter, du mouvement dans le hall de l'immeuble. J'ai cru reconnaître quelques-uns de mes collègues. Au moins un ou deux, ceux qui ont un physique particulièrement identifiable. Ce n'est pas un compliment et ce n'était pas le genre de remarque à faire tout haut dans cette entreprise. Mais il faut reconnaître que certains ne passaient pas inaperçus même à travers des caméras de bien médiocre qualité. Puis, quand la vague des employés a reflué, ça a été au tour de celle des visiteurs de se presser devant le guichet d'accueil, tous habillés de façon identique, tous à la même heure, tous pressés. En face d'eux, il y avait ceux que j'appelle les « buste-people ». Parce qu'on ne voit jamais rien d'autre que leur tronc. Ils sont comme ces automates de mon enfance, au visage un peu trop parfait, un peu trop lisse, un peu trop fardé. Sous la ceinture, il n'y a rien d'autre qu'un enchevêtrement de fines tiges de métal qui commandent un mécanisme complexe pour leur donner des mouvements qui se voudraient humains. Mais ils ne trompent personne. Pareil pour mes buste-people qui ne font que répéter les mêmes gestes et les mêmes phrases à longueur de journée. Je me suis toujours demandé où on les rangeait lorsque la tour s'endort. Peut-être dans la pièce où je me trouvais.

Et donc, ils sont programmés pour accueillir les visiteurs. Ceux-ci ont rendez-vous avec untel ou untel, ils sortent leur pièce d'identité accompagnée de petites blagues, toujours les mêmes, ça les fait rire. Les automates restent de marbre. Ou de cire, peu importe, ils ne sont pas programmés pour avoir de l'humour, même pas pour chercher à comprendre. Tous ces cadres pressés friment et les prennent de haut. Mais ils ne se rendent pas compte qu'ils ne viennent là que pour donner un minimum d'importance aux personnes qu'ils auront en face d'eux pendant quelques minutes. Ils seront la cour d'un roi de pacotille qui règne sur quelques mètres carrés de bureau, plus ou moins selon le nombre de barrettes, mais jamais beaucoup. Ils éclaireront la journée d'un employé (ou d'une employée, dans ce domaine, pas de différence) qui rêve de grandeur, qui rêve seulement, et qui passe ses caprices sur ses visiteurs parce que c'est plus simple que de s'en prendre à sa femme, son mari ou ses enfants. Et que ça ne porte pas à conséquence. Un visiteur, ça ne rend pas les coups, ça baisse la tête, ça sourit

bêtement et ça passe au petit roi suivant. Et puis, il y a les employés qui n'ont pas de cour, comme moi.

J'ai entendu le déclic de la porte qui s'ouvrait à l'instant même où j'allais hurler. La lumière a envahi la pièce, entourant la silhouette du gars de la sécurité, comme un halo. Mon sauveur ! Je n'ai pas spécialement de problème de prostate, mais quand il faut y aller, il faut y aller. Et c'est la même chose pour tout le monde. On en parle rarement, jamais dans les films et les romans, comme si c'était honteux. Mais non, c'est la vie. Et là, sur le moment, j'avais l'envie de ma vie.

— Je ne peux pas vous autoriser, m'a lancé le mercenaire avec un œil mauvais.

Comme si j'allais en profiter pour m'échapper par la lucarne des toilettes !

— Ce n'est pas une question d'autorisation, c'est la nature ! Alors, je libère la nature dans un endroit prévu à cet effet ou ici, c'est comme vous préférez !

Pendant quelques secondes, je me suis demandé si je n'aurais pas dû faire plus simple, une phrase plus directe, moins de mots, sujet, verbe, complément, point d'exclamation. Le gars s'est mis à cogiter, l'œil dans le vague. Et soudain, l'éclair, le sourire immédiatement suivi d'un petit rictus, il a enfin compris les conséquences d'une inaction prolongée.

— Vous venez avec moi !

C'est sûr, je ne demandais que ça.

— Et attention : pas de bêtise ! a-t-il ajouté, l'œil noir et les biceps gonflés.

M'étendre sur les quelques minutes qui ont suivi n'apporterait rien à la narration. Je me suis soulagé, rien de plus. Mais c'est déjà beaucoup dans ces moments-là. Dans le hall, la grande excitation du début de matinée s'était calmée. Quelques personnes traînaient là, à discuter. De l'autre côté de la porte automatique donnant sur l'extérieur, on pouvait en voir quelques autres qui fumaient autour d'un cendrier géant. Un petit homme a écrasé sa cigarette et franchi la porte. Il allait se diriger vers les ascenseurs lorsqu'il a croisé mon regard. C'était Ludo, un collègue, un gars du même étage que moi. Je ne connais pas son nom, juste Ludo comme l'appelaient les autres. Ludovic quelque chose, peut-être. Je l'ai senti aussi surpris qu'inquiet de me voir ainsi virtuellement menotté au gars de la sécurité. En tout cas, à la façon dont il a détourné la tête et accéléré sensiblement vers sa destination, il était évident qu'il n'aurait pas aimé être à ma place et mieux valait s'éloigner rapidement au cas où je ferais un geste ou prononcerais un mot qui pourrait laisser supposer une quelconque proximité, voire complicité, entre lui et moi.

À part lui, je n'ai reconnu personne, ce qui m'a fait penser que personne ne m'a reconnu non plus. Des gens qui durent, comme moi, il n'y en a plus beaucoup. Les employés passent plus vite que les bons moments, mieux vaut ne pas tenter de retenir des noms ou des visages. C'est ma méthode depuis pas mal d'années. Finalement, il n'y a vraiment que les emmerdeurs qui marquent les esprits, on a tous un système d'alarme plus ou moins efficace : rappelle-toi celui-là, à éviter. Ludo, ce n'était pas ça, il était simplement là depuis quelque temps et à force de le voir tous les jours, j'ai fini par imprimer. Le gars de la sécurité m'a dit quelque chose, il fallait que j'accélère. Il m'a ramené dans la petite pièce et il est ressorti. Étrangement, je n'étais ni inquiet ni impatient. J'attendais. Je savais ce que j'attendais et je savais que ça arriverait. Et c'est arrivé, peu après dix heures.

— Bonjour Jacques, a fait le gars qui venait d'entrer.

Encore un dont je n'ai pas retenu le nom, ça a peu d'importance. C'était un homme d'une quarantaine d'années, rasé de près, bien coiffé avec des lunettes genre intellectuel. Je l'ai croisé quelques fois et il ne me semble pas l'avoir vu deux fois dans le même costume.

Ah oui ! Jacques, c'est moi bien sûr, c'est mon prénom. Mes parents ne m'ont pas aidé en me le donnant, il était déjà dépassé à l'époque. À cause de ça, j'ai toujours eu l'impression d'être vieux. Pire encore, toute ma vie, je suis tombé sur des gens qui ont trouvé intelligent ou marrant de m'appeler Jacky. C'est pire que tout ! Je ne sais pas quel prénom j'aurais aimé porter mais ce qui est sûr, c'est que Jacques aurait été tout en bas de ma liste. Mais j'ai dû faire avec depuis toujours et, sans dire que je m'y suis habitué, ça me fait moins bizarre maintenant qu'on m'appelle comme ça. Peut-être parce que j'ai un âge plus en rapport.

Donc, le gars propre sur lui, c'était un gars des RH. Il a laissé la porte se refermer derrière lui. J'ai bien vu que lui aussi, ça lui a fait quelque chose cette odeur qui flottait dans la pièce. Je l'avais presque oubliée. Il a peut-être songé une seconde à poursuivre la conversation dans un endroit plus agréable mais il n'a pas pris la décision. Le scénario avait été le même les fois précédentes. En deux semaines, il y en avait eu quelques-unes... Après avoir hésité, il a appuyé ses fesses contre la table où étaient posés les écrans, a croisé les bras et a commencé à me fixer. Il cherchait ses mots. Son regard s'est posé sur ma mallette.

— Qu'est-ce que vous avez là-dedans ? a-t-il fini par dire.

— Rien de particulier, ai-je répondu avec d'autant plus de naturel que c'était

la pure vérité.

Il a laissé planer un silence, comme s'il cherchait les mots pour enchaîner. De mon côté, je n'avais pas grand-chose à lui dire et je n'étais pas prêt à relancer ce dialogue à peine entamé.

— Il faut vraiment que ça cesse, Jacques !

Oui, sur le moment, j'étais d'accord avec lui, il devait arrêter de m'appeler Jacques. Et ses clignements d'yeux à répétition ! J'avais l'impression qu'il essayait de me faire discrètement passer un message en morse. À cause de ça, il avait un surnom qu'on utilisait autour de moi, raison pour laquelle son nom m'échappe. Son surnom aussi m'est sorti de la tête.

— Vous en êtes conscient ? a-t-il ajouté comme je ne répondais pas.

J'ai senti qu'à ce moment-là, je devais jouer la contrition. Je savais bien faire, souvenir de mes bêtises de gamin. J'ai baissé les yeux, découvrant soudain ses chaussettes à motif Disney, totalement incongrues. Il devait penser que ça lui donnait un style.

— Regardez-moi, Jacques ! Si ça se reproduit, je serai obligé de faire intervenir la police !

Ah, la menace maintenant ! Par réflexe, j'ai jeté un œil aux écrans derrière lui, comme si les flics allaient débarquer à l'instant, en mode commando. La menace ! C'était peut-être un peu exagéré mais avec ces gens-là, il vaut mieux se méfier, ils sont capables de tout ! Ils l'ont déjà prouvé. Mais mes histoires avec les RH, je les garde pour moi, pour l'instant.

— Je suis désolé, ai-je fini par dire.

— Bon sang, je ne comprends pas !

Il était vraiment agacé. Pas hors de lui, pas énervé, mais agacé, au moins. Il s'était remis droit et tentait de faire les cent pas dans ce réduit ridicule. Je sentais que la conversation allait bientôt se terminer. Comme la dernière fois, presque comme toujours.

— Ça ira pour cette fois encore, je ne veux pas vous poser de problème. Mais c'est la dernière fois... Jacques ! Je ne veux plus vous revoir.

Il a ouvert la porte et a fait un signe discret au chien de garde russe ou serbe, je ne saurai jamais, qui barrait le passage. Il m'a fait signe de me lever. J'ai pris ma mallette et je l'ai suivi dans le hall de l'immeuble. Nous avons franchi la grande porte vitrée et, une fois dehors, il m'a serré la main, c'était fini. Je devais sortir pour ne jamais revenir.

— Jacques ?

J'étais déjà à quelques mètres de lui lorsqu'il m'a rappelé. Je me suis retourné mais sans m'approcher, il a dû élever la voix.

— Alors, qu'est-ce qu'il y a dans cette mallette ?

— Rien de spécial, ai-je répondu comme la première fois.

— Alors, arrêtez de la trimballer, ce n'est plus la peine. Il est temps de l'accepter : vous êtes à la retraite, Jacques !